

Chapitre 1

La chorale, mardi

YOUUUUUUUUUU !

Les passants se retournèrent sur ce cri envoyé au ciel par Carole. Comme une incantation, les paumes tournées vers la lune, elle marchait d'un pas martial. De sa démarche chaloupée la jeune femme mangeait le trottoir en continuant de sa voix tonitruante :

You, you can be mean¹...

Jeanne enfourna les deux billets et les quelques pièces de monnaie de son après-midi dans sa poche dont elle tira une petite flasque. Elle la déboucha et s'envoya une rasade avant de ranger sa guitare dans son étui. La journée avait été vide de sens et d'usagers du métro. Les couloirs de la station Bastille sonnaient creux en ce mardi soir. Paris était encore un peu calfeutré. Il faudrait attendre encore quelques semaines avant qu'elle puisse chanter à nouveau sans la barrière en plexiglas qui l'isolait du monde et que l'étui de sa guitare soit un peu mieux garni en fin de

1 Toi, toi tu peux être méchante. *Heroes* (Bowie/Eno), 1977, album *Heroes*

ournée. Une nouvelle rasade et elle remit sa flasque dans sa poche en sentant le liquide ambre brûler son gosier.

Elle chantonna :

And I, I'll drink all the time...¹

Corinne était en retard. Comme à chaque minute de sa vie y compris le jour de sa naissance intervenue elle-même trois jours après le terme. En retard pour l'école le matin, en retard dans ses rendez-vous du jour, aux réunions parents-profs, Corinne vivait en décalage horaire permanent et variable selon les moments de la journée. Imprévisible et spontanée. Elle eut une douce pensée pour sa dernière conquête et chanta doucement en souriant :

'Cause we're lovers, that is a fact²

Claire était préoccupée. Elle ne pouvait évacuer le malaise ressenti lors de la fin de sa conversation de la veille au bistrot avec sa meilleure amie. C'était imperceptible mais ce sentiment ne la quittait pas. Elle s'était perdue en conjectures mais aucun indice ne lui était apparu. Elle sentait que quelque chose (mais pas en elle) ne tournait pas rond. Elle imaginait le meilleur mais craignait surtout le pire. Sa respiration était chaotique tandis qu'elle se rapprochait de l'endroit où elle retrouverait ses amis du soir... Les paroles revinrent mécaniquement et la détendirent un peu :

Yes we're lovers, that is that...³

1 Et moi, moi je n'arrête pas de boire, *idem*

2 Parce qu'on ne peut pas nier que nous nous aimons, *idem*

3 Oui, nous nous aimons, c'est ainsi, *idem*

Aymeric rangea son cartable, vérifia les documents qu'il devrait revoir le soir en rentrant et ferma la porte de son bureau à double tour. Puis il sortit de l'immeuble cossu, traversa la rue et descendit quatre à quatre les marches qui plongeaient dans le métro. Il attrapa la première rame au vol. En changeant à Bastille il s'aperçut que celle qui allait enchanter sa journée avait déserté sa place. Il consulta sa montre. Le cadran lui confirma qu'il aurait dû sortir plus tôt. Il accéléra le pas pour prendre sa correspondance. Dans sa tête, la chanson du soir frappa six coups bien détachés :

Though nothing will keep us together¹...

Pierre referma son ordi. Il était satisfait. L'article qu'il avait envoyé avait été validé par le comité éditorial. Il libéra son énergie d'un chant incantatoire en prenant les escaliers.

Sa voix résonna dans tout l'immeuble :

We can beat them, for ever and ever²...

Jean-Philippe sortit du confessionnal et alla fermer la porte de l'église. Il fit ensuite le tour et vérifia que tout était en place pour l'office du lendemain. Puis il sortit et alla ouvrir la porte de la sacristie. Il chantonnait en accomplissant ces quelques gestes routiniers du mardi soir :

Yeah We can be Heroes, just for one day³...

Jules pestait dans les embouteillages. « P... de confinement se dit-il. Y'en a pas un en télétravail

1 Même si rien de nous oblige à rester ensemble, *idem*

2 Nous pouvons les battre pour toujours et à jamais, *idem*

3 Oui, nous pouvons être des héros, même rien qu'un jour, *idem*

dans cette fichue ville ? » Il se tourna vers la voiture d'à côté. L'automobiliste le regardait s'agacer en se ramonant consciencieusement la narine.

Jules lui lança :

What d'you say? I say¹...

Béa était la dernière du cabinet. Il lui revenait donc la charge de fermer et d'éteindre les lumières. Sous ses pieds, le sol en pavés de verre révélait que les lumières de la piscine intérieure étaient restées allumées. Elle pensa à son petit dernier qui avait du mal à coordonner ses mouvements :

I, I wish you could swim..

Béatrice souffla un grand coup. Sa dernière patiente, une ado de seize ans à peine, se réveillait de sa troisième tentative de suicide en six mois. Les coups de semonce non létaux qu'elle envoyait à petites doses de médicaments avalés d'ici et de là ne pouvaient être pris à la légère. Malgré les injonctions de ses parents et des médecins, elle ignorait les rendez-vous avec son psy, s'enfermait dans sa chambre autant que dans son mutisme. Elle était hermétique. Béatrice ne savait plus par quel bout la remettre à l'eau. Elle claironna son air du soir en éteignant son bureau :

Like the dolphins, like dolphins can swim²...

Béa était la troisième du groupe. On l'appelait B3 parce qu'elle était la troisième Béatrice à avoir intégré la chorale dans l'ordre chronologique. B3, comme la vitamine qui détruisait le sucre. Car du sucre elle

1 T'en dis quoi ?, *idem*

2 Comme les dauphins, oui, nager comme un dauphin, *idem*

en mangeait et tout le monde se demandait où elle le stockait. En tout cas ce n'était ni dans ses hanches, ni dans ses cuisses et encore moins dans sa poitrine que nul n'eut osé qualifier d'opulente. B3 attendait que la porte de la salle de répétitions s'ouvrît. Elle consultait son Tinder. Des mecs torse poil, des mecs en maillot de cycliste, des mecs devant leur voiture, du sable, des flots bleus, des motos, des citations à la con. Elle ne trouverait pas l'amour ce soir. Ni l'humour non plus d'ailleurs.

*Though nothing will drive them away*¹... pépia-t-elle.

Alex était encore à son bureau. La bourse avait encore grimpé aujourd'hui. Les résultats financiers étaient totalement irrationnels dans un monde qui ne se relevait toujours pas de cette grosse embolie pulmonaire. Il pensait à Charlotte. Il l'avait sentie absente voire préoccupée la veille. La chorale lui ferait le plus grand bien. La chanson qu'elle fredonnait ces derniers jours lui revint en mémoire :

We can beat them, for ever and ever...

Jean-Philippe s'installa au piano et joua quelques accords pour réchauffer ses doigts gourds. Puis il dégaga l'espace en regroupant tables et chaises dans un coin de la pièce. Les premiers arrivants devaient être à la porte. Il ne les ferait pas attendre davantage.

Il se dirigea vers l'entrée en fredonnant la chanson du soir :

*We can be Heroes*², *just for one day...*

1 Bien que rien ne puisse les chasser, *idem*

2 , *idem*

Cet hymne à la foi en l'humanité le ramena quelques années en arrière.

Une trentaine environ.

Berlin, octobre 1989.

C'était l'époque des boîtes où les gens de son espèce avaient toujours une bouteille de champagne au frais, où l'on fumait, où les filles étaient accortes, quand elles n'étaient pas escorts.

Jean-Philippe était sorti prendre l'air ce soir-là avec quelques collègues. Ils avaient travaillé sur les nouveaux marchés financiers et l'un d'eux avait voulu voir de l'autre côté du mur.

Cela faisait quelques jours que les manifestants grondaient. Ils avaient pris un taxi pour les emmener à la station de métro qui servait de frontière entre les deux blocs.

Le chauffeur était de ces Berlinois partagés. Il franchissait régulièrement la démarcation pour apporter à la partie de sa famille vivant à l'Est des denrées de première nécessité : dentifrice, collants, rouge à lèvres etc. Parfois il partait en jean et revenait avec un pantalon d'une autre matière. Moins noble pour les gens de l'Est. Une fois il avait réussi à enfiler plusieurs tailles les unes sur les autres pour satisfaire différents membres de la famille. Mais généralement c'était un à la fois. Il avait ainsi passé les « check points » tantôt tellement serré qu'il arrivait à peine à respirer et tantôt si largement vêtu qu'il avait l'impression de porter un pantalon de clown tenu par de salvatrices bretelles ou une ceinture de bonne mesure.

Le chauffeur était intarissable sur les subterfuges utilisés pour passer des objets prohibés comme des cassettes de rock ou des livres interdits.

La radio jouait *Heroes* dans la Mercedes. L'un des albums que justement le chauffeur avait passé à ses cousins orientaux quelques années auparavant. Un album, raconta le conducteur, écrit par Bowie et enregistré en grande partie dans cette ville coupée en deux par des politiciens après avoir fui l'Amérique et ses paradis artificiels dix ans plus tôt.

Berlin était la ville de tous les possibles, de toutes les excentricités, de tous les courants alternatifs.

L'histoire raconte que les paroles auraient été inspirées au chanteur en surprenant l'une de ses choristes, Antonia Maass, en train d'embrasser son producteur Tony Visconti près du mur. Des années plus tard d'autres interprétations viendraient compléter cette histoire pour éclairer la chanson d'une autre lueur qui n'était pas d'espoir. L'alcool aurait remplacé la cocaïne dans le quotidien de Bowie et c'est précisément cette nouvelle dépendance que cette chanson racontait.

En cette soirée d'octobre, ils se contentèrent d'imaginer que cette balade qui remplissait le taxi célébrait tous ces héros de l'Est qui bravaient les autorités et se prenaient à rêver d'un monde meilleur.

De ces manifestations qui mugissaient, le chauffeur affirma qu'elles s'éteindraient comme toutes les velléités de liberté, que rien ne changerait vraiment. Et qu'en tout état de cause, ce mur ne tomberait jamais. Que chacun devait s'en accommoder.

Péremptoire.

L'Histoire lui donna tort.

Chorale

Un mois plus tard Jean-Philippe découvrit avec stupéfaction en direct sur son téléviseur à New York que le mur était tombé en une nuit.

Les héros avaient fini par l'emporter. Ils avaient soulevé le rideau de fer une bonne fois pour toutes. Les amoureux pouvaient désormais se bécoter sur les bancs publics des deux côtés du mur.

Chapitre 2

Alex, mardi

Alex avait décidé de rentrer tôt ce soir-là. À l'anglo-saxonne.

Depuis quelques jours il sentait que Charlotte n'était pas dans son assiette mais la veille elle lui était apparue étrangement absente.

Elle avait traversé la soirée comme une ombre. Et n'avait desserré les dents que pour avaler trois bouchées d'un repas dont elle n'aurait jamais pu donner le menu. Ce n'était pas habituel chez elle, plutôt joyeuse d'habitude.

Alex avait tenté de timides incursions, tendu quelques perches pour tenter de dénouer les nœuds qu'il sentait serrer tout son être.

Il n'était pas le seul à lancer des bouées. Les enfants faisaient mine de ne rien remarquer mais ils surjouaient leur partition sans subtilité. Parlaient quelques décibels plus fort qu'à l'accoutumée, étaient anormalement enjoués, l'invitaient à participer à d'obscurs débats qui n'étaient que prétextes.

Charlotte donnait le change mécaniquement mais chacun sentait que le cœur n'y était pas. La tête en-

core moins. Elle invoqua justement une migraine pour s'extraire des sollicitudes familiales et s'échappa vers le lit qu'elle ne quitta pas jusqu'à ce que la maison soit entièrement vidée de ses occupants le lendemain matin.

Quatre heures de l'après-midi. Les enfants rempliraient l'espace d'ici une heure. En attendant Alex trainait dans le quartier avec son panier en quête de douceurs pour le soir. Il savait que Charlotte avait besoin de se restaurer un peu avant de retrouver ses amis de la chorale. Il désirait lui offrir ses mets préférés. Il conclut d'ailleurs sa tournée à la pâtisserie pour lui jouer un air d'Opéra, ce gâteau chocolaté auquel elle ne saurait résister.

La tiédeur d'avril s'était installée. Le jardin commençait à s'ébourner, les bourgeons à se gorger de sève.

Il trouva la maison calme et rangée. Plus qu'à l'habitude, lui sembla-t-il. Mais il chassa cette pensée en se disant qu'il n'avait pas l'habitude de rentrer chez lui à cette heure précoce du jour.

Il rangea ses courses dans le réfrigérateur familial toujours plein aux as en empilant ses paquets dans les interstices disponibles. Il dut bouger quelques aliments pour pouvoir caser la boîte à gâteaux.

Puis il partit dans la chambre afin de troquer ses habits de banquier contre des vêtements plus confortables.

Sur l'oreiller du lit conjugal, une enveloppe accrocha son œil.

Son ventre se serra. Cette impression de malaise qui étouffait l'atmosphère de la maison tenait en quelques mots bien réels :

« Alex, je suis désolée. Je dois partir un long moment. Ne me cherche pas, j'ai juste besoin d'être seule. Je ne peux pas te dire quand, mais je reviendrai. Je t'en fais le serment. »

Alex était un pragmatique doublé de ce flegme typiquement anglais.

Ce qui expliquait son expertise en finance et surtout son excellence dans la gestion des situations de crise.

Mais là il ne s'agissait ni de chiffres, ni de courbes et encore moins de tendances. Il en allait de sa vie. Sa tête d'habitude si bien ordonnée pour classer les données, les analyser et les restituer en décisions pertinentes ne faisait que bourdonner. Il avait l'impression d'être un de ces personnages de bande dessinée au-dessus duquel une palanquée de symboles tournoyait comme un train de neutrons lancé à grande vitesse.

Il s'assit sur le lit pour reprendre sa respiration. Ses yeux restaient arrimés au rectangle de papier. Il cherchait une explication entre les mots, dans le tracé des caractères griffonnés à la hâte. Tremblait-elle ? C'était quoi « un long moment ? ». « Je ne peux pas te dire quand » poursuivait-elle. Ça pouvait être un jour, un mois, une année. Il s'accrochait à la dernière phrase. Il la connaissait. Elle tenait toujours sa parole. Ne promettait jamais quoi que ce soit qu'elle ne fût en mesure de tenir.

Elle reviendrait.

Mais pour un esprit cartésien, les expressions « long moment » ou « je ne peux pas dire quand » se

heurtenant à un mur. Ce genre de mur qu'il faut démolir aussi méthodiquement que celui de Berlin.

Ne me cherche pas...

Bien sûr qu'il allait la chercher. Et bien sûr qu'il allait chercher la raison de son départ.

Mais auparavant il lui fallait attendre les enfants. Il avait remarqué que sur chaque oreiller languissait une enveloppe semblable à la sienne.

Charlotte avait donc tenu à laisser un mot à chacun d'entre eux.

En attendant le retour des enfants, Alex erra dans la maison à la recherche d'indices. Il inspecta la penderie et s'aperçut qu'une petite valise et peu d'affaires étaient parties avec Charlotte.

Un lion en cage. Alex sortit le portable de sa poche et composa le numéro de sa compagne. La sonnerie retentit dans son oreille et en écho dans le salon. Le portable était là, dans le vide poche fourre-tout sur la petite console. Il vibrait en sonnant contre la carte de crédit et le chéquier de la mère de ses enfants.

Il se devait d'être là au moment où ils découvrieraient que cette mère avait fui leur famille, leur vie et son devoir maternel bien davantage que conjugal. Il oscillait entre colère et chagrin. L'inquiétude était le sentiment dominant qui le rongait déjà.

Chacun de leurs trois enfants rentra à une heure différente et chacun fut préparé à ce qu'il devrait apprendre même si Alex ne connaissait pas la teneur de leur lettre. Les enveloppes n'étaient pas cachetées mais il se serait bien gardé d'en découvrir le contenu avant eux. Il leur appartiendrait peut-être plus tard de le lui révéler, s'ils le souhaitaient.

Chacun fut accueilli avec la gravité qui convenait à l'instant.

Et pris à part.

Alex expliqua à chacun qu'il avait découvert un message de leur mère. Elle leur en avait laissé un aussi. Il ne l'avait évidemment pas lu et leur laissait l'entière discrétion de son contenu. Et quelle que soit leur réaction, leur décision, il était là pour en parler avec eux s'ils en éprouvaient le besoin.

Chacun d'entre eux était allé dans sa chambre le cœur en plomb et chacun avait réagi différemment. James, l'ainé, avait poussé un long cri de rage avant de frapper le mur et claquer la porte de sa chambre. Margot, la cadette, s'était ruée sur son père et l'avait étreint dans un immense et déchirant sanglot. Quant à Martin, le benjamin, il s'était contenté de revenir vers la porte de sa chambre, la lettre à la main, sans émotion apparente inscrite sur lui, avant de la fermer doucement.

« Ne me cherche pas » martelait sa tête.

Mais « Ne me quitte pas d'abord », lui répondait-il.

Lorsque chacun eut pris connaissance de sa lettre et de son contenu, Alex réunit alors ses enfants et leur expliqua calmement mais fermement qu'il allait remuer le ciel et la terre, parcourir les océans et gravir les montagnes pour aller chercher leur mère. Et que dans un premier temps il allait déclarer sa disparition à la police.

Les réactions de ses enfants furent à l'image de leurs premiers émois à la lecture de leur message. Variés.

Ça allait de l'encouragement ferme au péremptoire : « Mais laisse-la, elle a écrit qu'elle voulait être seule. Qu'elle en avait besoin. » en passant par « Tu fais comme tu le sens ».

— Eh bien je le sens comme ça, trancha Alex. Et tant pis si j'ai tout faux. Je ne pourrai pas rester les bras ballants à attendre dix ans que votre mère revienne comme la Pomponnette du film de Pagnol.

Puis il se leva et marcha jusqu'au commissariat d'arrondissement qui se situait à quinze minutes de leur maison. Martin était déjà en train de chercher sur son téléphone qui étaient ce Pagnol et cette Pomponnette.

Il devait être six heures du soir lorsqu'il entra dans l'édifice public après avoir franchi le filtre du sbire en faction. Il n'attendit pas aussi longtemps qu'il le croyait.

Une jeune femme en uniforme vint à sa rencontre : « M. Gordon ? »

Alex se leva et la suivit jusqu'à un petit bureau équipé d'un PC hors d'âge. La dernière fois qu'il était entré dans un commissariat pour déclarer un vol à l'arraché c'était machine à écrire et feuilles de calque.

Il ne connaissait pas encore Charlotte à cette époque. Le bureau lui sembla finalement des plus modernes.

— Bien, commença la policière, qu'est ce qui vous amène ?

Le banquier posa le message de Charlotte dont chaque mot était gravé dans son esprit sur le bureau

métallique et expliqua ce qu'il contenait en le lissant d'un revers de la main. Puis il le tendit à la jeune femme qui le lut en quelques secondes avant de lui tendre.

— Je comprends votre inquiétude M. Gordon. Mais il faut aussi que vous compreniez ceci. Votre... femme ?

— Nous ne sommes pas mariés mais nous avons trois enfants ensemble. Ils ont...

— M. Gordon, le coupa la policière, voici ce que vous devez savoir à ce stade de votre histoire. Quarante mille personnes environ disparaissent en France chaque année. Trente mille réapparaissent au bout de quelques temps. Les dix mille autres jamais, mais ce que je peux vous dire c'est que parmi ces derniers, aucun d'entre eux ne laisse de mot pour promettre son retour. Par ailleurs dans notre pays tout le monde, dès lors qu'il est majeur, est libre de ses mouvements et par conséquent cela inclut sa disparition. Dans votre cas, la disparition de votre compagne n'est pas inquiétante et ne peut donc donner lieu à l'ouverture d'une enquête.

— C'est tout ?

— Je suis désolée, répondit la policière en se levant.

Elle lui tendit la main. Alex était KO assis. Il n'arrivait pas à accepter le verdict.

— Sincèrement désolée, rajouta la jeune femme la main toujours tendue vers le banquier.

— Mais... tenta-t-il dans un sursaut d'énergie du désespoir...

Chorale

— Je suis vraiment désolée, répéta la policière.
Rentrez chez vous et attendez-la. C'est ce qu'elle
vous demande.